

# Le Gant jeté

AU

# COMMUNISME

Par un riche Jésuite,

ACADÉMICIEN A LYON,

Ramassé

Par M. CABET,

Ex-Député, ex-Procureur-Général, Avocat à Paris.

---

Prix : 25 cent. — Par la poste : 35 cent.

---

PARIS.

AU BUREAU DU POPULAIRE,

RUE J.-J. ROUSSEAU, 14;

Et chez tous les Correspondants du *Populaire*.

FÉVRIER 1844.

85:4

## Réponse

SUR

## LE COMMUNISME,

Par M. CABET,

A M. FOURNIER DE VIRGINIE.



MONSIEUR,

Vous venez de publier, à Lyon et à Paris, sur le COMMUNISME, une lettre adressée à M. Cabet, qui commence ainsi :

« Dans le numéro d'août de votre journal *le Populaire*, que le hasard a fait tomber sous mes yeux, je viens de lire (à propos de l'*Ode sur l'Envie*, faible opuscule consacré par moi, cet hiver, comme consolation et comme léger secours aux ouvriers sans travail) un long et curieux article de votre façon, intitulé : *M. Cabet à M. Fournier de Virginie, à Lyon.*

« Si c'est un gant que vous me jetez, je le ramasse : vous avez trouvé votre homme! »

Si c'est un gant.....! — Et si ce n'est pas un gant...<sup>P</sup> vous ramassez toujours, tant vous êtes brave, impatient, bouillant d'une ardeur belliqueuse! Et vous voilà en garde, le corps droit, la tête haute, la moustache relevée, me tâtant par des feintes de tierce et de quarte, et me répétant fièrement : *Vous avez trouvé votre homme!*

Ha! j'ai trouvé mon homme! Hé bien, tant mieux! J'en suis vraiment bien aise! Et un *académicien* encore, un *statisticien* de la Société de Statistique *universelle*, un grand *poète*, un *Crésus*, un *Noble* de race illustre, un chevalier du catholicisme, un défenseur de l'enfer, un monsieur qui me traite durement et cavalièrement...! Mais c'est une bonne fortune pour moi!

Ainsi attaqué, forcé de me défendre, je pare et riposte : gare à vous, *mon homme!*

Et d'abord, jetez votre masque, monsieur Fournier de Virginie! moi, je combats à visage découvert; et de même que le Philosophe *Apollonius de Tyane* venait à Rome pour voir, disait-il, *quelle bête c'était qu'un*

*Tyran*, je veux voir quel homme c'est qu'un *Jésuite*; car des gens qui vous connaissent m'écrivent que vous êtes un *Jésuite*, et je le parierais d'après les quelques lignes que je viens de transcrire et qui renferment trois ou quatre ruses vraiment dignes d'*Escobar*. Je n'en cite qu'une.

Vous glissez adroitement, entre parenthèses, que je vous ai jeté le gant A PROPOS de *l'Ode sur l'Envie*, et vous insinuez dévotement par là que c'est moi qui vous ai provoqué. Or, vous savez bien que c'est vous qui m'avez attaqué en m'appelant *faux prophète* et *Député de Babel* dans la *préface* qui précède votre ode; vous savez bien que je n'ai fait que vous répondre, et que je vous ai répondu non à propos de votre *ode* (dont je n'ai pas dit un mot), mais à propos de votre injurieuse et méchante *préface*. En me présentant comme l'agresseur, vous faites donc bien certainement du jésuitisme, mon homme!

Mais c'est trop m'arrêter à démontrer que vous êtes un jésuite. Je ne perdrais même pas mon temps à vous répondre s'il ne s'agissait que de vos injures contre moi personnellement; je ne vous réponds que parce qu'il s'agit d'un grand intérêt général, de l'horrible sort des travailleurs, de l'affreuse misère qui dévore le prolétaire, du communisme et de la doctrine de Jésus-Christ; je ne vous réponds que parce que je veux profiter de l'occasion que votre pétulante vanité me fournit, pour exposer d'utiles vérités.

Dirai-je que vous avouez (p. 5) avoir reconnu dans mes *douze lettres sur la Communauté* le cachet d'un *incontestable talent*, et que, selon vous (p. 16), je pourrais parfaitement *me placer HAUT* dans l'opinion des *honnêtes gens* de toutes les opinions, si je voulais concourir, avec les ressources d'un *remarquable talent*, à la solution d'un grand problème, etc.? Je ne le dirais ni pour les autres ni pour moi, parce que votre opinion sur un talent quelconque n'est rien à mes yeux; mais j'en prends acte vis-à-vis de vous, et je pars de là pour vous répondre.

Vous reconnaissez donc en moi un remarquable, un *incontestable talent*: hé bien! comment pouvez-vous dire ailleurs (p. 5) que je suis l'homme de *l'utopie* transcendante; (p. 5) que vous n'avez *rien* trouvé dans mes 12 lettres sur la Communauté, rien qu'une *chimère*; (7 et 9) que je manque de *lucidité*; (11) que mon système vous fait *rire* et *hausser les épaules*; (15) enfin que je n'ai pas *l'intelligence bien saine*? N'est-ce pas de votre part une choquante inconséquence?

Vous croyez m'anéantir en ajoutant (p. 5):

« Vous êtes *avocat*, DOCTEUR en controverse, monsieur Cabet, et nous savons depuis long temps *ce dont les avocats sont capables* pour et contre toute espèce de cause. »

Vous voulez donc, on le voit bien, insinuer qu'il ne faut jamais croire à ce que disent *les avocats* en masse, *les docteurs*..... Merci pour eux ! Et vos prêtres catholiques, vos jésuites, il faut croire à leur parole comme à parole d'Évangile, n'est-ce pas ?...

Je me hâte d'arriver à un sujet plus sérieux. — Vous confessez l'existence du *mal* qui ronge notre société ; vous en êtes *convaincu* et profondément *touché* (p. 4 et 3) ; vous en faites même cette horrible peinture (p. 12) :

« C'était l'hiver dernier ; le temps était affreux, la bise s'engouffrait avec fureur à travers les quelques *mauvais carreaux de papier huilé* qui garnissaient *assez mal* l'humble fenêtre d'un *pauvre galetas* où reposait le seul métier, l'unique ressource d'un ouvrier *sans travail*. La famille de ce *malheureux*, composée d'une vieille mère, de son épouse et de ses trois chers petits, était là, *sans feu, accroupie et grelotant* ; et, tandis que les deux femmes essayaient, à la *chaleur humide de leur haleine*, de réchauffer les *doigts engourdis de leurs enfants*, le père faisait une lecture ; il tenait à la main un petit imprimé, fort *sale*. »

Ha ! je les vois ces créatures humaines si misérables ; je vois cette pauvre jeune mère, cette pauvre vieille grand'mère, réchauffer avec l'humide chaleur de leur haleine les petits doigts engourdis de leurs pauvres petits enfants ! Quelle désespérante misère pour des êtres innocents, à côté de tant de cadenceurs qui regorgent de superflu !

Vous la voyez aussi, vous la reconnaissez cette horrible misère des travailleurs, cette redoutable misère dont le ministre *Guizot* dépeint en ces termes l'injustice et le danger :

« C'est l'esprit du temps de *déplorer* la condition du Peuple : mais on dit vrai ; car il est impossible de voir sans une compassion profonde TANT de créatures humaines si MISÉRABLES ; cela est douloureux, très-douloureux à voir, très-douloureux à penser ; mais il faut y penser, y penser beaucoup, car à l'oublier il y a TORT GRAVE et GRAVE PÉRIL. »

S'il y a tort grave à oublier tant de malheureux, n'y a-t-il pas, suivant vous et M. *Guizot*, quelque mérite à en faire le sujet habituel de ses pensées, de sa sollicitude, de ses efforts pour les secourir et les soulager ?

Hé bien ! vous ajoutez (p. 4) que j'*affiche haut* le LOUABLE DESIR de chercher le *remède* aux poisons qui rongent notre malheureuse Société, et que je travaille à la *régénération* de l'humanité ; vous m'approuvez si fort que vous voulez m'apporter un peu d'*aide* ; vous reconnaissez (p. 3) que je passe une partie de mes nuits à la *lueur de ma lampe*, l'esprit *péniblement tendu* vers un monde *perfectionné* ; vous reconnaissez encore (p. 6) que mes veilles ont pour objet de trouver les *conditions* dont je fais découler comme nécessité absolue le principe SALUTAIRE de la MORALITÉ et de la PROSPÉRITÉ de la *famille humaine* ; vous reconnais-

sez enfin (p. 8) que je prétends avoir la volonté de *marcher sur les traces de Jésus-Christ*.

Et maintenant, je vous le demande, Monsieur, sont-ils bien communs les hommes qui se consacrent ainsi au salut de la famille humaine ? Et quand même je me tromperais dans mes moyens (malgré le *remarquable talent* que vous m'accordez), mon but, mon intention, ma volonté, la disposition de mon cœur et de mon âme, mon dévouement, mes efforts, mes veilles, mes sacrifices, les outrages et les calomnies auxquelles je m'expose volontairement, ne méritent-ils, de votre part, à vous, si pieux et si chrétien, aucune estime, aucun respect, aucune bienveillance, aucun égard même ? Allez, Monsieur, vous devriez rougir de votre inconséquence, de votre injustice, de vos outrages et de votre aveuglement !

Mais je ne suis pour vous qu'un *plagiaire*, car vous dites (p. 4) :

« Comme tous ceux qui aiment à saturer leur âme de SUBLIMES RÉVERIES, vous avez nécessairement bu à la coupe de la République de Platon..... L'invention de la fameuse *utopie* du chancelier Thomas Morus ne vous appartenant pas, vous avez IMAGINÉ UN *Voyage en Icarie* pour donner un *corps*, des *couleurs* et la *vie* au rêve HONNÊTE et intéressant de votre auteur *chéri*.... Vous, qui vous posez *chef d'école* avec des fictions et des pensées d'*emprunt*, ne trouvez pas mauvais que nous mesurions sérieusement les prétendus effets *régénérateurs* que vos applications sociales *promettent* à l'*humanité*. »

Quel galimathias ! comme vous vous crottez vous-même ! Vous voulez me blesser, et vous traitez mes rêveries de *sublimes* ! Vous dites que le rêve de Thomas Morus est *honnête* et intéressant ; vous ajoutez qu'il est mon auteur *chéri*, et malgré tout cela vous me cherchez chicane ! Vous m'attaquez, et vous reconnaissez que je cherche la *régénération* de l'humanité ! vous insinuez que je n'ai rien fait, et vous reconnaissez que j'ai imaginé un *Voyage en Icarie* pour donner un *corps* et la *vie* au rêve d'un autre ! Ce ne serait donc rien, à vos yeux, que d'*imaginer*, de *donner* un *corps*, de la *vie* à quelque chose d'honnête et d'intéressant qui n'aurait encore ni corps ni vie.

Vous parlez d'*emprunt* ! mais, oui, j'ai emprunté des idées à tous mes maîtres, à tous les livres, à des milliers d'auteurs ; et je ne l'ai jamais caché, puisque j'ai cité plus de cent Philosophes, puisque j'ai l'habitude de citer mes autorités. Oui, j'ai emprunté, comme Platon, comme Thomas Morus, comme tous les mathématiciens, tous les médecins, etc., etc., ont emprunté tout ce qu'ils savent à leurs devanciers ! Et vous-même, qui vous croyez un prodige en poésie, est-ce que vous n'avez rien emprunté à personne pour produire à la lumière ces

vers adorables qui donnent tant de gloire à Lyon et tant de consolation à ses ouvriers sans travail ?

Emprunt ! Je pourrais vous dire que le *Voyage en Icarie* n'est, ni pour le fond, ni pour la forme, la répétition d'aucun autre ouvrage, autrement, personne ne le lirait ; mais d'ailleurs, cette question, qui paraît tant vous préoccuper, me paraît à moi complètement indifférente. Si l'ouvrage est mauvais, qu'importe sa filiation ? jetez-le là et faites-en un meilleur ; ce n'est pas moi qui vous en empêche ! S'il est utile, qu'importe encore son origine ? satisfait de son utilité, je dirais qu'il est de vous, si cela n'était pas un outrage à votre sublime génie, et si la renommée ne m'annonçait pas que quelque chef-d'œuvre bien autrement utile est près de s'élançer de votre cerveau ; car qui vous empêche de résoudre en vers ou en écrits *cadencés*, ou tout simplement en prose, la question de l'*organisation constitutionnelle du travail*, comme vous l'appellez, puisque vous repoussez si dédaigneusement mon système ?

Mais vous ne le connaissez pas, mon système ; car vous dites (p. 5) :

« Tout votre système, monsieur Cabet, est soigneusement élaboré, développé, expliqué et prôné dans vos *Douze lettres d'un Communiste à un Réformiste*. — Je les ai lues attentivement avec le vif désir et l'ardent besoin de m'instruire : qu'y ai-je trouvé ? Hélas ! RIEN, monsieur Cabet ! »

..... D'abord, si vous n'avez rien vu dans les 12 lettres, qu'est-ce que cela prouve ? Rien, si ce n'est que vous êtes aveugle ou myope ; car, dans son Rapport à la Cour des Pairs, M. *Bastard de Létang*, après avoir transcrit un passage de la 7<sup>e</sup> lettre contenant un résumé du système, ajoute (p. 540) : « Quelque SÉDUISANT que fût ce tableau. »

En second lieu, le même Pair de France, *Bastard de Létang*, dit encore (p. 524, note) : que « le *Voyage en Icarie* est l'exposé le plus « complet de la doctrine de cet auteur (Cabet). »

Hé bien ! oui, les 12 lettres n'ont pour but que de développer, sous une forme nouvelle, quelques questions détachées se rapportant au système ; mais le système entier, complet, n'est exposé que dans le *Voyage en Icarie* ; ce n'est que là que l'on peut étudier et connaître mon système ; et vous ne pouvez l'ignorer, car je le répète dans tous mes écrits, et vous dites vous-même (p. 4) que « j'ai imaginé un *Voyage en Icarie* pour donner un corps, des couleurs, et la vie » au système de la communauté.

Quand donc vous dites que *tout mon système* est soigneusement élaboré, développé, expliqué dans mes 12 lettres ; quand vous condamnez ces 12 lettres et tout mon système sans examiner et discuter mon *Voyage en Icarie*, je vous prends en flagrant délit de légèreté, de témérité,

d'ignorance, de mauvaise foi et d'injustice. Quelle déhangeaison, quelle fureur de juger et de condamner sans entendre et sans connaître ! Si vous étiez un jeune étourdi, ou un ouvrier assez malheureux pour avoir été privé d'étude et d'instruction, j'aurais autant d'indulgence que je me sens de bienveillance et de dévouement pour eux, attendu que leurs fautes, qui viennent surtout du vice de l'organisation sociale, ne m'inspirent que plus d'ardeur à chercher une meilleure organisation qui puisse les en préserver ; mais vous, riche et superbe cadenceur, qui vous plantez devant moi comme mon maître, qui me faites impertinemment la leçon, et qui me menacez presque de votre férule en me criant que vous êtes *mon homme*, je vous renvoie sans ménagement à l'école, en vous disant : » Fi ! vous devriez avoir honte de votre ignorance et de votre fatuité ! »

Mais voici qui est plus fort. Vous allez me prouver que tout mon système *porte à faux*, et vous dites (p. 5 et 6) :

« Tandis que..... vous *composiez* votre fantastique *Voyage en Icarie*, moi, monsieur Cabet, je le *réalisais* de ma chétive personne ; et, tout ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, naguère encore, en 1833-1834, je recevais l'hospitalité, je buvais l'eau, je respirais l'air, je foulais la terre de ce *pays Icarien* que vous avez eu la *prétention* de décrire sans jamais l'entrevoir. »

Et ce *pays* que vous appelez *Icarien*, c'est la vaste contrée de l'Amérique du Nord, couverte de déserts et de forêts, et habitée par des *Sauvages* à la *peau rouge*, dont vous décrivez les mœurs et la misère.

Ainsi, Monsieur, vous comparez vos *Peaux-rouges* à mes *Icariens*, les forêts de l'Amérique-Septentrionale à mon *Icarie*, vieux pays civilisé et régénéré, comme serait la France ou l'Angleterre transformée en Communauté ! Vous comparez des déserts habités par des sauvages à une Communauté qui jouit de toute la puissance de la civilisation, des sciences et des arts, de l'agriculture et de l'industrie, de l'éducation et des machines... !

Hé bien ! de deux choses l'une : ou vous n'avez pas lu le *Voyage en Icarie*, ou vous l'avez lu ; mon raisonnement est juste, n'est-ce pas ? Si vous ne l'avez pas lu, vous êtes coupable de témérité, d'outrecuidance, de folie ; car c'est insensé de juger une chose qu'on ne connaît pas : dans ce cas, je ne discute plus avec vous ! Si vous l'avez lu, avant de comparer ICARIE aux déserts et aux forêts, je suis forcé de vous proclamer le premier des fous..... ; et, dans ce cas, comme dans l'autre, je ne discute plus avec vous !

Pendant, puisque je vous tiens, je veux encore mettre mieux à nu votre folie. Après avoir établi, à votre manière, l'identité des *Icariens*

avec les *Peaux-rouges*, vous avez intérêt à établir la supériorité de l'état social *Européen* sur l'état sauvage des *Peaux-rouges*, et vous ne voyez que des perfections en Europe (p. 8); vous y voyez le *droit des gens*, quoiqu'on y ait souvent brûlé flottes et villes en pleine paix; la *paix*, quoiqu'on y voie tant d'atroces guerres étrangères et civiles; l'*émulation*, quand tant de voix généreuses déplorent la concurrence, l'antagonisme, la cupidité...; l'*abondance*, la *richesse*, la PROSPÉRITÉ ASCENDANTE.... Oh! c'est trop fort; car vous savez bien qu'un de vos amis (que vous admirez comme le plus grand génie de la Terre) disait récemment :

« Un *mal profond* existe....; ce mal est la *décadence* et la MISÈRE toujours CROISSANTES de la condition de l'*ouvrier* attaché à la fabrication des étoffes de soie de la ville de Lyon... Le *mal* de notre situation *critique* est trop réel... »

Et cet ami qui déplorait ainsi la misère croissante, c'était vous! Oui, c'est vous qui parliez ainsi dans l'avant-propos de votre ode, comme c'est vous qui vous dites profondément *touché* (p. 5) du mal qui ronge notre malheureuse société, comme c'est vous encore qui déplorez (p. 12) l'horrible misère de l'*ouvrier* sans travail, et c'est vous aussi qui, par la plus choquante des contradictions, nous vantez ensuite l'*abondance*, la *richesse*, la *prospérité croissante*!

Mais tout cela n'est presque rien encore; voici qui est beaucoup plus fort, et c'est ici que nous allons voir combien vous êtes *mon homme*.— Vous voulez prouver que mon système est *illusoire*, et vous dites :

« Selon vous, monsieur Cabet, avec le système communautaire il n'y aurait plus de *parasseux*, d'*ivrognes* et de *voleurs*. — Voyagez donc en *Icarie* : ouvrez enfin les yeux, mais fermez bien vos *poches*. »

Dans votre *Icarie*, à vous, celle des *Peaux-rouges*, oui; mais dans mon *Icarie*, à moi, non : vous êtes fou de les comparer!

Oui, monsieur le voyageur, je soutiens qu'il n'y aura plus ou presque plus de *parasseux* dans la Communauté, où tous les citoyens recevront la même *instruction* élémentaire, où tous travailleront, où le travail sera honoré, rendu facile par les machines; où ce travail, illuminé par l'*instruction* et l'*intelligence*, sera une intarissable source de jouissances morales; où chacun aura tout par le travail et rien sans le travail. Oui, je soutiens qu'il n'y aura plus ou presque plus d'*ivrognes* dans une Communauté où tous auront la même éducation, où chacun pourra boire suivant ses besoins avec sa femme et ses enfants; où les cabarets seront dès lors supprimés comme inutiles. Oui, je soutiens qu'il n'y aura plus ou presque plus de *voleurs* dans une Communauté où, à la seule condi-

tion d'un travail court et modéré, chacun sera sûr de recevoir tout ce qui lui sera nécessaire pour être aussi heureux que les autres.

Mais vous allez m'attraper sur un autre point... Vous me dites :

« Selon vous, monsieur Cabet, aucun système n'est supérieur au vôtre pour être favorable aux arts et aux artistes... En effet, voyez-vous *Rossini, Canova, Horace Vernet, Talma, Taglioni, Rachel, Grisi*, trempant délicieusement leurs *doigts* dans la *gamelle* communautaire ! Quelle NOBLE et attrayante perspective ! Quelle admirable source d'émulation ! »

Et plus loin, vous répétez qu'un seul et même BROUET (ou mauvaise soupe) doit être le partage des Icaréens.

A cette terrible attaque, vous me voyez sans doute honteux, confus, muet, baissant la tête... Mais vous vous trompez : je la lève et vous fais trois réponses : — 1<sup>o</sup> Quand même, pour établir l'égalité et la fraternité, il serait nécessaire de manger à la *gamelle* et de partager un seul et même *brouet*, comment pourriez-vous tant vous récrier, vous qui vous dites chrétien, quand votre Dieu vous disait : « *Pauvres*, suivez Jésus « *pauvre* ; car je n'ai pas une pierre où reposer ma tête. » — 2<sup>o</sup> Ainsi, ce sont *Rossini, Taglioni, Rachel, Grisi*, qui, pour vous, sont la représentation des arts ! Ce sont des *musiciens*, des *chanteuses*, des *danseuses* qui sont l'objet de votre sollicitude et de votre prédilection ! O que vous êtes mondain, *mon homme*, que vous aimez les accommodements avec le ciel, et que vous imitez peu ce Jésus-Christ qui pensait tant aux pauvres et si peu aux *Taglioni* ! — 3<sup>o</sup> Mais je vous mets sur la sellette ; répondez ! Où avez-vous vu dans mon *Icarie* que les Icaréens n'auraient que de la *gamelle* ou du *brouet* et leurs *doigts* pour le manger ! Citez les passages, ou bien vous méritez la fêrule ou le fouet. Oui, vous méritez le fouet et la fêrule ; car ici vous dénaturez, vous falsifiez, vous vous faites prendre encore en flagrant délit d'inexcusable témérité si vous n'avez pas lu, ou d'ignoble mauvaise foi si vous avez lu, puisque, d'après mon système, dans mon *Icarie*, tous les citoyens sans exception doivent être aussi *bien nourris*, aussi *bien vêtus*, aussi *bien logés*, aussi *bien meublés* que le plus heureux bourgeois d'aujourd'hui.

Mais il faut que vous ayez la cervelle bien dérangée ; car tout en parlant de ma prétendue *gamelle* communautaire et de mon prétendu *brouet* pris avec les doigts, vous citez un long passage de ma douzième lettre, dans lequel j'annonce que mon système assure l'AISANCE, l'ABONDANCE, le BONHEUR de chacun en augmentant prodigieusement la *production* au profit de tous. Vous appelez vous-même ces promesses de FORT BRILLANTES promesses ; vous prétendez seulement que ce sont des ILLUSIONS ; tout cela vous paraît si beau, si fantastique, si féérique, que vous vous écriez huit fois : *O Fontanarose, ô sublime, incompara-*

ble, *divin Fontanarose*, comme si cette exclamation, si souvent répétée, prouvait autre chose que la stérilité de votre imaginative !

Pour m'achever sur ce point (car vous me traitez comme un nègre de Virginie, monsieur Fournier !) vous vous résumez en disant (p. 41) :

« On ne réfute pas de telles prétentions, monsieur Cabet, on en *rit*, on hausse un peu les *épaules*, et l'on est fort POLI en écrivant au-dessous le mot ILLUSIONS ! »

*Illusions*, soit. Ce n'est donc ni de la *gamelle* ni du *brouet* ! Vous êtes donc pris ! *mon homme* ! Puis, si votre mot *illusions* est une *politesses* (qui me paraît à moi jésuitique et impertinente), il faut bien convenir que votre *ricanement* et votre *haussement d'épaules* sont comme le reste de votre lettre, une manifeste impertinence qui ne vous donne pas le droit d'être ménagé.

Mais voici le point capital, celui qui seul m'a déterminé à croiser le fer avec vous, celui sur lequel je vais avoir du plaisir à vous battre, parce qu'ici c'est la grande cause du Peuple et de l'Humanité. — Voici vos propres paroles (p. 8.) :

« Vous OSEZ, vous, monsieur Cabet, *invoker* le nom de *Jésus-Christ* et imprimer que *vous marchez sur ses traces*..... Amère et *révoltante* dérision ! Vous n'êtes pas même CHRÉTIEN !!! »

Au milieu de vos jésuites, c'est un reproche bien autrement grave que les précédents ; car, à vos yeux, je suis un juif, un hérétique, digne du bûcher et de l'enfer. Hé bien ! monsieur l'Académicien, je vous soutiens que c'est tout le contraire ; je soutiens que c'est moi qui suis le *chrétien*, et vous qui êtes le juif, le pharisien, l'hérétique, le révolté contre Jésus-Christ, et je vous le prouverai tout-à-l'heure, quand j'aurai terminé votre tirade.

« Vous prêtez à notre *divin législateur* la *responsabilité* de vos combinaisons *spoliatrices* et *perturbatrices*, tandis qu'il vous répond, lui, par ces paroles toutes rayonnantes d'ordre et d'équité : « Rendez à « César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

*Responsabilité, spoliatrices, perturbatrices* ! courage, *homme dévot*, dénoncez-moi comme provocateur à la *spoliation*, comme *perturbateur* ! Demandez qu'on me poursuive et qu'on me déclare seul responsable. Les Pharisiens de Jérusalem ont bien poursuivi et tué Jésus sous ce prétexte ! Plus d'un pharisien de France le poursuivrait et le tuerait peut-être aujourd'hui ! Pourquoi ne demanderiez-vous pas la prison pour moi ? Vous savez bien que, quel que puisse être mon complice ou mon instigateur dans la carrière de la fraternité, je n'en rejette pas la responsabilité sur un autre ! Mais je vous ferai citer comme

témoin à charge ; je vous demanderai dans lequel de mes nombreux écrits vous trouvez une combinaison *spoliatrice* et *perturbatrice* ; et comme vous ne pourrez indiquer aucune page, je vous punirai moi-même en vous appelant *faux dénonciateur* et *calomniateur*.

Comme les Papes et les Jésuites, vous insinuez que Jésus-Christ n'est venu du ciel sur la terre que pour dire : *Rendez à César*, etc. ; qu'il n'a rien dit autre chose ; qu'il n'était préoccupé que de l'intérêt des *César*, des rois, des empereurs, des aristocrates, des conservateurs, des Pharisiens..... C'est bien là ce qu'ont voulu faire croire les Papes et les Prêtres, les Rois et les Pharisiens d'autrefois ; c'est bien là ce que voudraient faire croire les Jésuites et les Pharisiens d'aujourd'hui ; mais c'est là aussi le plus audacieux et le plus révoltant des mensonges : vous dissimulez, vous falsifiez la circonstance dans laquelle Jésus prononça cette parole ; moi, je vous la rappelle fidèlement ; la voici (Saint-Luc, chap. XX, vers. 20 et suivant) :

« Comme ils (les Princes des Prêtres, les Pharisiens et les Scribes) ne cherchaient que les occasions de *perdre* Jésus, ils lui *envoyèrent* des personnes *apostées*, qui *contrefaisaient* les gens de bien, pour le *surprendre* dans ses paroles, afin de le *livrer* au magistrat et au pouvoir du gouverneur.

« Ces gens-là vinrent donc lui proposer cette question : Maître, nous savons que vous ne dites et n'enseignez rien que de juste, et que vous n'avez pas d'égard aux personnes, mais que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité. Nous *est-il libre de payer le tribut à César* ou de ne pas le payer ?

« Jésus, qui voyait *leur malice*, leur dit :

« Pourquoi me *tentez-vous* ? Montrez-moi un *denier*. De qui est l'image et l'inscription qu'il porte ?

« Ils lui répondirent : de *César*.

« Alors il leur dit : Rendez donc à César *ce qui est* à César et à Dieu *ce qui est* à Dieu.

« Ils ne trouvèrent rien dans ses paroles qu'ils pussent *repandre* devant le Peuple, et, ayant *admiré* sa réponse, ils se turent. »

Voilà le fait : c'est une *réponse*, et une réponse adroite et évasive, pour éviter un piège, une ruse, une *malice*, des agents provocateurs ou des mouchards d'alors qui voulaient le perdre ; et vous, vous avez aussi la ruse de transformer cette réponse en un point capital de doctrine, en un précepte fondamental, en loi ! Mais c'est absurde !

Quoi ! il n'y avait encore que deux *Césars* à Rome ; ces *Césars* étaient les conquérants et les oppresseurs de la Judée ; et c'est pour eux, dans leur intérêt, que Jésus se serait exposé à la mort ! Mais c'est absurde !

Quoi ! Jésus aurait recommandé l'obéissance aveugle à tous les *Césars*, à *César-Tibère*, à *César-Néron*, à *César-Caligula*, à *César-Domitien*, à *César-Héliogabale* ! Mais c'est absurde !

Quoi ! des mouchards demandaient à Jésus s'il fallait payer le tribut ou l'impôt à César ; il ne veut pas répondre *non*, de peur de se perdre ; il ne veut pas répondre *oui*, parce qu'il pense que le tribut n'est pas légitimement dû à un étranger conquérant qui n'a d'autre droit que la violence et le brigandage. Il répond : *Rendez à César ce qui est à César*, ce qui signifie, rendez à César *la monnaie* qui porte son effigie, ce qui signifie tout au plus, ON N'EST PAS LIBRE de ne pas payer le tribut à César ; et vous prétendez que cela veut dire : *Obéissez aveuglément en tout à César !* Mais c'est doublement et triplement absurde !

Et d'ailleurs, Jésus ne dit pas : *Rendez à César ce qui n'est pas à César*, il dit : *Rendez à César ce qui est à César*, et à Dieu ce qui est à Dieu, déclarant implicitement par là qu'il est des choses qui sont à César, et d'autres qui ne sont qu'à Dieu, sans s'expliquer ici sur ce qui est et sur ce qui n'est pas à César : la question de savoir ce qui est et ce qui n'est pas à César reste donc ici tout entière.

Mais Jésus-Christ la décide ailleurs, car il dit à ses disciples :

« Les Princes et les Grands *dominent* les Nations ; mais il *ne doit point* y avoir de *dominateur* parmi vous ; vous êtes tous frères, et vous n'avez qu'un conducteur et qu'un maître, moi qui suis le Christ, votre Seigneur et votre Roi. Si quelqu'un d'entre vous veut devenir le plus grand, il faut qu'il soit prêt à vous *servir*, et quiconque veut être le *premier* d'entre tous *doit être le serviteur* de tous... »

Jésus-Christ blâme donc et condamne la *DOMINATION* des Princes et des Grands ; il ne veut pas de *DOMINATEUR*, et il est manifestement absurde d'invoquer son opinion en faveur de César, et de prétendre que, suivant lui, *tout est à César*.

Mais quand Jésus-Christ a proclamé et prêché tant de maximes, tant de préceptes, tant de commandements en faveur des pauvres et contre les riches oppresseurs, comment pouvez-vous avoir la hardiesse de ne citer que la réponse évasive faite à des mouchards, *Rendez à César*, etc.?

Vous ne pouvez pas nier que Jésus-Christ disait :

« Aimez votre prochain comme vous-même ; c'est *la loi et les prophètes*. »

Vous ne pouvez pas nier qu'il disait aussi :

« Malheur à vous, Phariséens orgueilleux et *dominateurs*, qui ne faites pas ce que vous recommandez aux autres ! »

Vous ne pouvez pas nier qu'il disait encore :

« Malheur à vous, Scribes et Phariséens hypocrites, qui payez la dîme et *abandonnez* ce qu'il y a de *plus important* dans la loi, la justice et la miséricorde ! »

Vous ne pouvez pas nier qu'il disait encore :

« Ne vous faites pas des *trésors* sur la Terre, mais dans le Ciel... Vous

ne pouvez servir Dieu et les *richesses*. Il faut tout quitter pour suivre *pauvre* Jésus *pauvre*; car le fils de l'homme *n'a pas* où reposer sa tête. »

Vous ne pouvez pas nier qu'il disait encore à un jeune homme qui possédait de *grands biens* :

« Si vous voulez être parfait, *vendez* ce que vous avez et *donnez-le aux pauvres*; puis venez et suivez-moi; vous aurez alors un trésor dans le Ciel. »

Vous ne pouvez pas nier que dans son Epître aux Corinthiens, saint Paul leur disait :

« Celui qui *aime* son prochain accomplit la loi, et cet amour SUFFIT pour le rendre CHRÉTIEN. »

Nieriez-vous que toute la sollicitude, toute l'affection, tout l'amour de Jésus-Christ, étaient pour les pauvres et les opprimés; toute sa réprobation, toute sa sévérité, pour les riches oppresseurs?

Nieriez-vous qu'il s'écriait :

« Bienheureux ceux qui *souffrent*, ceux qui *pleurent*, ceux qui sont *maudits* et *persécutés*, car une grande récompense leur est réservée dans les cieux? »

Nieriez-vous qu'il dit ailleurs :

« Il est plus aisé à un *chameau* ou à un *câble* de passer par le trou d'une aiguille qu'à un *riche* d'entrer dans le royaume des cieux? »

Nieriez-vous qu'il s'est encore écrié :

« Pharisiens, êtes pleins de *rapines* et d'*impuretés*, serpents, race de *vipère*, vous serez condamnés au feu de l'enfer? »

Nieriez-vous que *Lazare*, ce pauvre, couvert de haillons et d'ulcères, couché à la porte du riche, abandonné de celui-ci qui, le jour d'un splendide festin, ne lui donnait pas même les miettes tombées de sa table, ce Lazare dont les chiens seuls s'approchaient et venaient lécher les plaies, ce Lazare, énergique et sublime portrait du prolétaire, fut admis au paradis, tandis que le riche inhumain fut lancé dans l'enfer, et que là, dévoré par la soif, apercevant en haut Lazare dans le sein d'Abraham, son orgueil était réduit à lui crier : « O Lazare, aie pitié de mes tourments; trempes le *bout* de ton doigt dans une *goutte* d'eau, « et viens rafraîchir mes lèvres brûlantes? »

Pouvez-vous nier encore que Jésus-Christ s'identifiait avec les pauvres?

Ecoutez saint *Mathieu*, annonçant (dans une parabole) le Jugement dernier (chap. xxv, vers. 31 à 46) :

« Or, quand le *Fils de l'homme* viendra dans sa majesté, accompagné de tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. — Et toutes les Nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les au-

tres, comme un berger sépare les *brebis* d'avec les *boucs*. — Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

« Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, vous qui avez été *bénis* par mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde... Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai été *malade*, et vous m'avez visité ; j'ai été en *prison*, et vous êtes venu me visiter.

« Alors les justes ( qui ne l'auront pas vu lui-même en personne ) lui répondront : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger ; ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé ; ou nu, et que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vu *malade*, ou en *prison*, et que nous sommes venus vous visiter ? »

« Et le Roi leur répondra : « Je vous dis, en vérité, autant de fois vous l'avez fait à l'égard de l'un des plus petits de mes frères, c'est à MOI-MÊME que vous l'avez fait. »

« Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, *maudits* ; allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges.

« Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été sans habits, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été *malade* et en *prison*, et vous ne m'avez pas visité. »

« Alors ( comme ils ne l'auront pas vu lui-même en personne ) ils lui répondront aussi : « Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou sans logement, ou sans habits, ou *malade*, ou dans la prison, et que nous avons manqué à vous assister ? »

« Mais il leur répondra : « Je vous dis, en vérité, autant de fois vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un des plus petits de vos frères, vous avez manqué de me les rendre à MOI-MÊME. »

Ainsi, c'est clair, positif, incontestable, Jésus-Christ s'identifie complètement avec les pauvres et les opprimés ; leur donner, c'est donner à *lui-même* ; leur refuser, c'est refuser à *lui-même*.

Vous qui voyez en Jésus-Christ un Dieu, comment pouvez-vous croire votre conscience en repos, quand vous êtes insensibles à la misère de tant de créatures humaines ?

Et vous qui réservez pour vous tant de superflu quand tant de vos frères sont si misérables, comment pouvez-vous vous croire et vous dire *Chrétiens* ?

Vous ne pourriez pas nier non plus que Jésus-Christ était *Communi-*

niste; qu'il vivait en *communauté* avec ses apôtres (c'est Judas qui tenait la bourse commune); qu'après sa mort, ses apôtres continuèrent à vivre en *communauté*, et qu'ils organisèrent une *Communauté* de 8.000 chrétiens à Jérusalem.

Vous ne pourriez pas nier que les *Actes des Apôtres* (chap. IV, vers. 32, 34 et 35) disent textuellement :

« Toute la *multitude* de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant sa propriété individuelle; mais *toutes choses étaient COMMUNES* entre eux.

« . . . . . Il n'y avait *aucun pauvre* parmi eux parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre ou de maisons, les vendaient et en apportaient le prix, qu'ils mettaient aux pieds des Apôtres, et on les *distribuait* ensuite à chacun *selon qu'il en avait besoin*. »

Je vous écraserais, je vous ensevelirais sous des montagnes de citations, si vous osiez nier que tous les *Pères de l'Église* prêchaient la *Communauté*.

Vous ne pourriez pas nier que dans son *Histoire du Christianisme*, après avoir raconté cette Communauté de biens instituée par Jésus-Christ, pratiquée par les Apôtres et par les premiers Chrétiens, le bon *abbé Fleury* s'écrie :

« Voilà donc un exemple sensible et réel de cette *Égalité de biens* et de cette *vie commune* que les Législateurs et les Philosophes de l'antiquité avaient regardées comme le moyen le plus propre à rendre les hommes *heureux*, mais sans y pouvoir atteindre !... Ils voyaient bien que, pour faire une *Société PARFAITE*, il fallait *ôter le TIEN et le MIEN* et tous les *intérêts particuliers*; mais il n'y avait que la grâce de J.-C. qui pût changer les cœurs et guérir la corruption de la Nature. Aussi la source de cette *communication de biens* entre les Chrétiens de Jérusalem était la *charité* qui les rendait tous *frères*, et les unissait comme en une *seule famille* où tous les enfants sont nourris sur les mêmes biens par les soins du père qui, *les aimant tous également*, ne les laisse manquer de rien. »

Maintenant, raisonnons ou combattons ! Vous me dites que j'ose invoquer le nom de Jésus-Christ et imprimer que je marche sur ses traces; mais que c'est une amère et révoltante dérision, parce que je ne suis *pas même chrétien*. Eh bien ! oui, je l'ose ! oui, j'ose *invoquer le nom* de Jésus-Christ en faveur de la Liberté, en faveur de l'Égalité, en faveur de la Fraternité, en faveur des pauvres, des petits, des travailleurs, des opprimés, tandis que, vous, vous l'invoquez seulement en faveur des Césars, des Phariséens et des Scribes ! Oui, j'ose dire que j'ai l'intention, le désir, la volonté de marcher sur ses traces, parce que j'admire et vénère sa morale, sa philosophie, ses principes d'organisation sociale, son amour pour le Peuple, son dévouement pour l'Humanité, sans qu'aucun autre nom m'inspire autant d'admiration et de vénération. Je voudrais

l'imiter dans son amour pour les malheureux, sans l'imiter pourtant dans sa colère, ses malédictions et ses rigoureuses sentences contre les Pharisiens, les Scribes et les riches, parce que je cherche le bonheur de tous sans distinction, parce que les riches sont, comme les pauvres, victimes de la mauvaise organisation sociale qui les façonne et les domine depuis leur naissance. Je l'imité quand je suis *Communiste*, parce qu'il est INCONTESTABLE qu'il était *Communiste*, qu'il vivait en *communauté* avec ses Apôtres, et qu'il recommandait la *Communauté* à tout le Genre Humain comme le seul moyen de réaliser la Fraternité, l'Égalité, la Liberté.

Par conséquent, Monsieur, je suis non pas *Catholique*, mais *Chrétien*; Jésus-Christ lui-même, saint Paul et les Apôtres m'appelleraient vraiment *Chrétien* et très-*Chrétien*.

Par conséquent aussi, vous, Monsieur, qui vous dites *Catholique*, qui parlez tant de votre DIVIN *Législateur* et qui pratiquez si peu sa loi, c'est vous qui n'êtes pas *Chrétien*.

Si vous étiez *Chrétien*, vous seriez *Communiste*; car Jésus-Christ vous prescrit la *Communauté*, et vous devez suivre son commandement sans examen, sans discussion, sans la moindre résistance, sans la moindre hésitation. N'être pas *Communiste*, c'est mettre votre jugement au-dessus de celui de votre Dieu, c'est être désobéissant, factieux, séditieux, rebelle, révolté contre Dieu! c'est mériter l'Enfer!

Vous n'êtes pas *Chrétien*, mais vous êtes un *Pharisien*, puisque vous êtes riche et que vous gardez votre superflu sans le donner aux pauvres, qui sont vos frères.

Vous n'êtes pas *Chrétien*, mais vous êtes un *Pharisien*, puisque vous faites le contraire de ce que vous dites, puisque vous vous contentez de payer la dime en négligeant ce qu'il y a d'essentiel dans la loi, la pratique de la fraternité.

Vous n'êtes pas *Chrétien*; car pourquoi prenez-vous le titre de Fournier de *Virginie*? Est-ce tout simplement par vanité, pour singer la noblesse? Est-ce parce que vous auriez été planteur et maître d'esclaves dans la *Virginie*?

Dans tous les cas, vous n'êtes pas *Chrétien*, puisque vous refusez de donner de la nourriture, des vêtements, un logement, etc., à Jésus-Christ en les refusant à vos frères qui en ont besoin; car Jésus-Christ vous a dit que les refuser aux *pauvres* c'était les refuser à lui-même.

Allez, Monsieur, cela n'est que trop certain et trop manifeste, vous n'êtes pas *Chrétien*, pas du tout *Chrétien*.

Aussi, quel est votre *héros*, quel est votre *guide*? Est-ce *Jésus-Christ*? Non : Vous nous dites vous-même (p. 12) que *Châteaubriand*, *Sylvio Pellico*, *Roselly de Lorgues* sont vos héros et vos guides. Pauvre homme, qui cherchez d'autres *héros* et d'autres *guides* que *Jésus-Christ* !

Si vous preniez *Jésus-Christ* pour guide, vous trouveriez indubitablement que rien n'est plus *moral* que mon système, puisqu'il a pour base la doctrine de *Jésus-Christ* et surtout son principe fondamental de la *fraternité* qui, selon lui, renferme *toute la loi* et les *Prophètes*. Mais, comme vous n'êtes qu'un faux *Chrétien*, vous déclarez mon système *immoral*. Et où sont vos preuves (car il faut des preuves pour une accusation d'immoralité)? Les voici :

Vous racontez (p. 12 et 13) la visite faite par vous chez un malheureux ouvrier sans travail, telle que je l'ai rapportée ci-dessus, p. 5 ; vous dites que vous avez *offert* un *petit présent* à la vieille femme ; que l'ouvrier tenait et lisait un petit papier imprimé *sale et dégoûtant* ; que ce papier était ma 12<sup>e</sup> *lettre sur la Communauté* ; que vous la lui avez demandée, et que vous êtes resté *stupéfait* en y lisant un dialogue dans lequel un *Prêtre catholique* offre au Peuple, comme moyen de prévenir l'oppression et les crimes, *l'espérance* du Paradis et la *crainte* de l'enfer, sur quoi le Peuple répond au *Prêtre catholique*, VOUS N'Y CROYEZ PAS VOUS-MÊME !

Et c'est cette dernière phrase que vous appelez une *haute inconvenance*, une *PROFONDE IMMORALITÉ*... Vous m'accusez de ravalier le culte catholique *reconnu par l'État*, de saper, de renverser, de fouler aux pieds de *saintes* et utiles vérités qui existent pour la satisfaction, l'ordre, la paix et le *salut* de la Société.

« N'est-ce pas là, vous écriez-vous, un véritable *ATTENTAT* contre la conscience de tous vos concitoyens, *quelle que soit leur religion*?... N'est-il pas *ATROCE* et *CRIMINEL* à vous, monsieur Cabet, de ravir à de pauvres malheureux, *INCAPABLES* de résister à vos *SOPHISMES*, le seul trésor à leur usage, *l'espérance*, la perspective *imposante et terrible* d'un Dieu *rémunérateur* et *vengeur* ?

Allons, Monsieur, courage, un peu plus de hardiesse, demandez au Procureur du Roi de me poursuivre comme *criminel*, comme coupable d'*attentat* contre la morale et contre César !

C'est ainsi que les Pharisiens et les Scribes attaquaient *Jésus-Christ*, l'accusant de tromper de pauvres malheureux *incapables* de résister à ses *sophismes* !

Mais examinons donc un peu votre ridicule récit.

Quelle folie à vous de montrer mes écrits *sales et dégoûtants*, un ou-

vrier occupé à les lire pour se distraire de son horrible misère ! Quoi ! vous ne voyez pas que vous en faites le plus bel éloge en apprenant qu'ils passent dans les mains de votre laborieuse et malheureuse population lyonnaise ! Les vôtres doivent être bien propres, quoique vous en annonciez la vente au profit des ouvriers sans travail !

Quoi ! vous prétendez que les ouvriers sont des *niais* INCAPABLES de résister à mes sophismes ; quand vous choisissez l'*enfance* pour lui imposer votre catéchisme-catholique-romain ! Si vos prétendus incapables admiraient vos écrits cadencés ou non cadencés, que de capacité vous leur reconnaitriez alors !

Un *petit présent offert* ! Comme vous êtes bon, humain, compatissant, charitable, généreux, monsieur Fournier de Virginie... Cependant, j'ai un scrupule ; cela n'est pas clair ; je ne vois pas pourquoi vous êtes allé chez ce malheureux ouvrier : est-ce par curiosité ? est-ce par humanité ? On dit que, à Lyon comme ailleurs, on voit quelques *propriétaires* avarés, cupides, inhumains ; on dit que le *propriétaire* de ce *pauvre galetas*, où la bise s'engouffrait avec fureur à travers les quelques mauvais carreaux de papier huilé qui garnissaient assez mal la fenêtre, c'est vous-même ; on dit que c'était vous, homme riche et très-riche, vous, dévot, catholique, qui logiez ainsi des enfants de Dieu, vos frères, et qui leur vendiez cher ce misérable logement ; on dit que votre visite avait pour but de leur demander votre loyer ; on dit que le malheureux vous exposant son manque de travail et sa misère, vous lui avez répondu : « *Cela ne me regarde pas, il faut que ma rente me rentre.* » On dit que pour recevoir le loyer d'un autre galetas (car vous avez beaucoup de maisons et beaucoup de locataires), vous avez fait vendre le chétif mobilier d'une pauvre vieille femme..... Quand même tout cela serait vrai, vous n'auriez qu'exercé votre droit légal et très-légal de propriétaire..... Mais si tout cela est vrai, êtes-vous chrétien, et pouvez vous, sans frissonner, songer à la sentence de votre divin juge à l'heure du Jugement dernier ?

Je conçois que les Phariséens, modernes et anciens, ont intérêt à ce que les millions de pauvres qui couvrent la terre se résignent à mourir de faim ou de froid dans l'espérance d'un Paradis : mais vous n'y croyez pas vous-même, puisque vous conservez vos richesses lorsque votre divin législateur vous déclare qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le Paradis qu'à un câble de passer par le trou d'une aiguille ; vous pensez vous-même que le Paradis et l'Enfer ne sont, dans la bouche de Jésus-Christ, qu'une parabole, une allégorie, tolérée par la crédulité d'alors, et employée pour exprimer énergiquement son approbation et sa désapprobation ; vous dites : *il faut que le Peuple croie* ;

vous dites même que *vous croyez* pour lui donner l'exemple ; mais vous ne croyez pas du tout !

Et ces *Mingrat*, ces *Contrafatto*, tous ces Prêtres, tous ces Papes, qui ont commis tant d'infamies, tant d'empoisonnements, tant d'assassinats, tant de régicides, tant d'horribles crimes ( dont on publie de nouveau maintenant l'épouvantable liste ), en prononçant sans cesse les mots de *Dieu*, de *Ciel*, de *Paradis* et d'*Enfer*, y croyaient-ils ?

Ah ! j'aime et je vénère un bon Prêtre qui fait consister la Religion dans la pratique de la Fraternité plus que dans d'inutiles cérémonies : mais je répète et je soutiens, comme la plus manifeste et la plus incontestable des vérités, que les Prêtres en général ne croient ni au Paradis ni à l'Enfer.

Ah ! je voudrais aussi que tous les dominateurs des nations, que tous les César, que tous les ministres, que tous les Phariséens, que tous les Scribes, que tous les Généraux, que tout le monde, crussent réellement à l'Enfer... ! Il n'y aurait plus d'oppression, plus de forfaits, plus de crimes, plus d'opulence, plus de misère.... Mais on n'y croit pas : les grands, les phariséens surtout, sont incroyables ; et l'enfer n'empêche pas tous ces crimes qui désolent l'humanité.

C'est un malheur, direz-vous !

— Mais prenez-vous-en donc à tous ces Papes, à tous ces Prêtres, à tous ces César, à tous ces grands coupables dont les crimes ont propagé partout l'incrédulité.

Prenez vous-en à M. de *Lamennais*, qui ne croit pas à la divinité de Jésus-Christ !

Prenez-vous-en à l'ex-ministre de l'instruction publique et des cultes (M. *Cousin*), qui disait : « Le Catholicisme en a encore pour 300 ans dans le ventre ; quand il passera, je lui ôterai mon chapeau, et n'en resterai pas moins Philosophe ! »

Prenez-vous-en à cet écrivain bien en Cour (*Jules Janin*) qui, racontant la conversation intime de quelque César, affirme que celui-ci lui aurait dit : *Je suis le dernier des voltairiens !* Et Voltaire, vous le savez, n'était pas prodigieusement catholique.

En résumé, Monsieur, vous avouez le *mal*, un mal si grave que vous vous en dites profondément *touché* ; et ce mal, votre idée d'un *Paradis* et d'un *Enfer* n'y fait rien depuis bien des siècles, quoique, d'après Jésus-Christ, l'Enfer doive être rempli de riches. Eh bien ! libre à vous de continuer l'expérience en vous obtenant à chercher le remède dans la croyance à l'*Enfer*. Pour moi, je cherche le remède ailleurs, dans

une autre *organisation sociale* basée sur la fraternité proclamée par Jésus-Christ, et tellement combinée qu'un Enfer soit inutile ou désert, et que la Terre devienne un véritable Paradis pour tous sans exception. Vous avez donc bien raison de soutenir que je suis un homme atroce, criminel, exécration... !

CABET.

Paris, 22 février 1844.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY



ROYAUME DE FRANCE

LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

A Monsieur le Ministre des Affaires Étrangères

Paris, le 15 Mars 1874

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint

un rapport sur les affaires de

la République de Saint-Domingue

et de la République d'Haïti

pendant l'année 1873.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre,

l'assurance de ma haute considération

et de mon profond respect.

Je suis, Monsieur le Ministre, avec

la plus haute estime, votre

très dévoué serviteur,

ALFRED RIBOT

Ministre des Affaires Étrangères

Paris, le 15 Mars 1874

Le Directeur des Archives Nationales

Monsieur le Ministre

Paris, le 15 Mars 1874

## Récents ouvrages de M. Cabet.

HISTOIRE POPULAIRE de la Révolution française  
de 1789 à 1830, 4 vol. in-8°. . . . . 18 » c.

### CONTRE LES BASTILLES :

Bombardement de Barcelonne. . . . . 1 »

*Le National* traduit devant le tribunal de  
l'opinion publique. . . . . » 50

### SUR LA COMMUNAUTÉ :

Comment je suis Communiste. . . . . » 15

*Credo Communiste*. . . . . » 15

Réfutation de l'abbé Constant. . . . . » 30

— de *l'Humanitaire*. . . . . » 15

— de *l'Atelier*. . . . . » 30

Procès Quénisset. . . . . » 60

Ma ligne droite. . . . . » 60

Le Guide du Citoyen. . . . . » 30

Propagande Communiste. . . . . » 15

Toute la vérité au Peuple. . . . . » 50

Le Démocrate devenu Communiste. . . . . » 20

Explication avec les Lyonnais. . . . . » 25

Inconséquences de M. de Lamennais. . . . . » 25

État de la Question sociale. . . . . » 30

Procès du Communisme à Toulouse. . . . . 1 »

### VOYAGE EN ICARIE,

(Nouvelle édition, 4 fr.)

ALMANACH ICARIEN pour 1844. . . . . » 50

LA FEMME (4<sup>e</sup> édition). . . . . » 10

### *Le Populaire.*

— Les Douze Lettres sur la Communauté sont épuisées.